

Études littéraires africaines

CALLE-GRUBER (Mireille), CREVIER GOULET (Sarah-Anais), LORRE-JOHNSTON (Christine), dir., *Écritures migrantes du genre : croiser les théories et les formes littéraires en contextes comparés*. Paris : Honoré Champion, coll. Colloques, congrès et conférences sur la littérature comparée, n°26, 2017, 269 p. – ISBN 9782745334398



Marine Cellier

Numéro 45, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051629ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051629ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cellier, M. (2018). Compte rendu de [CALLE-GRUBER (Mireille), CREVIER GOULET (Sarah-Anais), LORRE-JOHNSTON (Christine), dir., *Écritures migrantes du genre : croiser les théories et les formes littéraires en contextes comparés*. Paris : Honoré Champion, coll. Colloques, congrès et conférences sur la littérature comparée, n°26, 2017, 269 p. – ISBN 9782745334398]. *Études littéraires africaines*, (45), 223–225. <https://doi.org/10.7202/1051629ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

raines » et examine « comment l'art expérimental noir contemporain s'engage dans de multiples contextes temporels, en rejetant les limites des temporalités dominantes et les géographies bornées des États-nations » (p. 180 ; ma traduction).

La présente publication – qui s'adresse d'abord et avant tout aux chercheurs dans le domaine des littératures – analyse la façon dont divers écrivains postcoloniaux théorisent la mémoire. Les historiens, anthropologues, ethnographes et autres spécialistes des études culturelles pourront cependant eux aussi être intéressés par ce volume qui étudie la façon dont les récits coloniaux, qui ont pu servir à faire taire les histoires locales et les souvenirs individuels, sont remis en question dans des contextes postcoloniaux. Le seul défaut de ce volume tient à la dimension typographique par endroits négligée (quelques fautes de frappe entachent certains passages), mais on appréciera en revanche le fait que chaque chapitre dispose de sa propre section bibliographique, ce qui facilite le référencement et la lecture. Dans l'ensemble, ces essais, de bonne facture, fournissent au lecteur des informations abondantes, des analyses utiles et du matériel supplémentaire pour les études de la mémoire culturelle (post)coloniale.

■ Karen FERREIRA-MEYERS

CALLE-GRUBER (MIREILLE), CREVIER GOULET (SARAH-ANAÏS), LORRE-JOHNSTON (CHRISTINE), DIR., *ÉCRITURES MIGRANTES DU GENRE : CROISER LES THÉORIES ET LES FORMES LITTÉRAIRES EN CONTEXTES COMPARÉS*. PARIS : HONORÉ CHAMPION, COLL. COLLOQUES, CONGRÈS ET CONFÉRENCES SUR LA LITTÉRATURE COMPARÉE, N°26, 2017, 269 P. – ISBN 9782745334398.

L'ambition du volume, qui fait suite à deux journées d'études qui se sont tenues en 2014, est de travailler à la déconstruction du « genre », en révélant les multiples sens de ce concept monolithique et en le rapprochant des « écritures migrantes », entendues depuis les années 1980 comme « littérature des biffures, des troubles, de l'introuvable identité » (p. 8). Cet exercice, qui consiste à « penser-pratiquer une décolonisation de la pensée du genre » (*id.*), prend forme dans un ouvrage au montage complexe et original. Conçu comme un « mobile » mêlant écriture scientifique et poétique, il s'articule en quatre parties, closes chacune par une « scansion », et composée des textes inédits ou remaniés de trois auteures, qui constituent autant d'échappées vers la fiction et participent à la mise

en place d'une chambre d'échos dans laquelle fiction et essais s'entrelacent et se répondent.

La première scansion, « Exulant, ou la pluie », est composée de onze fragments qui font surgir tour à tour des figures d'intellectuels et des citations d'œuvres internationales ; elle est suivie d'un dialogue entre son auteur, Nathanaël, et Myriam Suchet. À mi-chemin entre l'entretien et l'article scientifique, présenté comme « une manière amicale de commentaire talmudique » (p. 53), ce « TraDire de concert » prolonge les réflexions engagées par le texte tout en se livrant à un exercice libre d'interprétation. Dans la deuxième scansion, « Le plus grand obstacle », précédée d'un entretien avec Christine Lorre-Johnston, Ying Chen explore le sentiment de « déchirement entre [le] refus d'être définie et [le] désir de [s]'installer corps et âme quelque part sur la planète, entre l'instinct de détachement et l'espérance entêtée pour une destination finale » (p. 118). Régine Robin, dans la troisième scansion, évoque ses récits de vies réelles et imaginaires entre Montréal, Paris et Berlin, à travers la redécouverte d'écrits anciens, tirés de ses journaux intimes et agendas. La quatrième et dernière scansion est finalement composée du témoignage de Yolande Cohen, professeure d'histoire à l'Université du Québec à Montréal, qui évoque son enfance au Maroc, ses études parisiennes et son départ pour le Canada.

Ces quatre fictions scandent la lecture des onze contributions scientifiques du volume, qui explorent les œuvres d'auteures issues de, et voyageant entre trois continents : Europe (France, Italie, Portugal, Allemagne, Arménie), Afrique (Algérie, Égypte, Éthiopie) et Amérique (Québec, Haïti). La diversité des auteures évoquées, dont une majorité vient du Canada francophone, rend compte à la fois de la spécificité du sujet dans la multiplicité de trajectoires individuelles insérées dans des contextes différents, et de la dimension collective de l'expérience féminine, engagée dans une lutte contre les structures patriarcales et coloniales. Les deux essais de la première partie posent les bases méthodologiques de l'étude, en proposant une lecture du genre, en « explorant les abîmes des différences irréductibles que l'hégémonie de ce mot-bloc, massif global, recouvre et risque d'altérer ». Ces analyses sont proposées à partir du « travail différentiel de l'intervalle constitutif de la littérature » (Mireille Calle-Gruber, p. 23) ou à partir d'une perspective critico-herméneutique et anthropologique qui « impose le dessin du *rapport à soi hors de soi* » (Jean Bessière, p. 44).

La deuxième section de l'ouvrage travaille la question du « trouble dans le genre », notamment à partir des contributions de

Maribel Peñalver Vicea, laquelle explore les modalités d'une langue qui « ne cesse de cultiver un nouvel espace mouvant, sans rigidité ni stéréotypes », et de Xavier Garnier qui traque les troubles afropolitains dans l'écriture du genre et examine la reconstruction d'un nouveau mode identitaire entre tradition et renouveau dans les œuvres de Werewere Liking et Ken Bugul. Karina Marques, quant à elle, interroge le genre en tant que construction de pouvoir chez Ilse Losa (Portugal), analysant la manière dont le corps migrant est instrumentalisé dans le cadre de la construction d'un « modèle de corps social, donc d'identité nationale » (p. 97) dans le contexte urbain du régime dictatorial salazariste.

Dans la troisième partie de l'ouvrage, consacrée à l'écriture migrante et à la question de l'exil, sont explorés les liens entre écritures migrantes et assurance narcissique (Simon Harel, à partir des œuvres de Christine Jeanney et Stéphane Martelly), l'articulation entre corps-souffrant, exil et écriture chez Anne-Marie Alonso (Sarah-Anaïs Grevier Goulet) et le processus d'éloignement et de déconstruction des canons entrepris par l'écriture migrante, condition de l'affirmation de l'être comme sujet libre chez Anne Hébert et Assia Djebar (Jelena Antic).

Enfin, la dernière section interroge les « formes interstitielles de l'habitation » (p. 16), notamment à travers l'exploration, par Chantal Zabus et Sarah Carmo, des œuvres d'auteurs italophones d'origines éthiopienne et somalienne, et du roman *As Luzes* de Leonor de Maria Teresa Horta, dont les héroïnes remettent en question les catégories du genre dans le contexte colonial italien ou dans le Portugal du XVIII^e siècle.

Si la diversité des contextes évoqués donne au projet une riche dimension comparatiste (qui devrait être encore étoffée par la publication annoncée des rencontres postérieures des « Écritures migrantes du genre ») et permet d'engager une véritable réflexion globale sur les problématiques traitées, ce qui retient particulièrement l'attention du lecteur reste la forme originale et novatrice de ce livre, devenu lui-même objet-migrant. Entre fiction et essai, l'écriture s'hybride et les sections s'interpénètrent pour mieux se répondre, dans une spécularité féconde. La forme même de l'ouvrage participe de la sorte à la dynamique de déconstruction des catégories, qui fait bouger les lignes et travaille, comme le souligne Myriam Suchet, à « resynthétiser différemment, à [...] reconfigurer selon des disjonctions et des liaisons inédites » (p. 64).